



Hommage à Ozias Leduc

Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire

Case postale 85010, Mont-Saint-Hilaire (Québec) J3H 5W1

*Membre de la Société d'histoire de la Vallée-du-Richelieu,
de la Table de concertation des archives privées en Montérégie,
du Conseil culturel de la Montérégie
et de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.*

BUREAU DE DIRECTION

Président : Roland Boutin

Vice-président : Gino Ongaro

Secrétaire : Michel Clerk

Trésorier : Alain Côté

Directeurs : Anne-Marie Charuest

Michel Dorais

Lise Rémy

La Société publie des textes d'intérêt local et régional (vallée du Richelieu) traitant d'histoire, de généalogie et de sujets connexes. Les manuscrits, dactylographiés à double interligne et remis en double exemplaire, sont soumis au comité de rédaction qui les accepte, les rejette ou propose des modifications. Les auteurs sont priés de consulter un numéro des Cahiers pour connaître la façon de disposer leur texte.

COMITÉ DE RÉDACTION

Michel Clerk et Anne-Marie Charuest

©Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire 1995

Tous droits de reproduction réservés.

Typographie, montage : Rédaction Mise en page Enr.

Impression : Bienvenu, Ladouceur Communications Inc.

Dépôt légal : février 1996. Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN : 0225-5359

©1996 Ozias Leduc/Vis® Art Droit d'auteur inc.

*Couverture: Autoportrait d'Ozias Leduc, 1901
Collection Musée du Québec*

Cahier d'histoire

de la

Société d'histoire de Belœil - Mont-Saint-Hilaire

17^e année

n° 49

février 1996

Hommage à Ozias Leduc

- L'histoire de Saint-Hilaire, on l'entend, on la voit.**
par Ozias Leduc 3
- Portrait d'Ozias Leduc**
par Fernande Choquette-Clerk..... 11
- Quelques pensées sur l'œuvre d'amour et de rêve
de M. Ozias Leduc**
par Paul-Émile Borduas 17
- Ozias Leduc : l'homme public**
par Michel Clerk..... 25
- Leduc tel que je l'ai connu**
par Louis-Joseph Barcelo 37

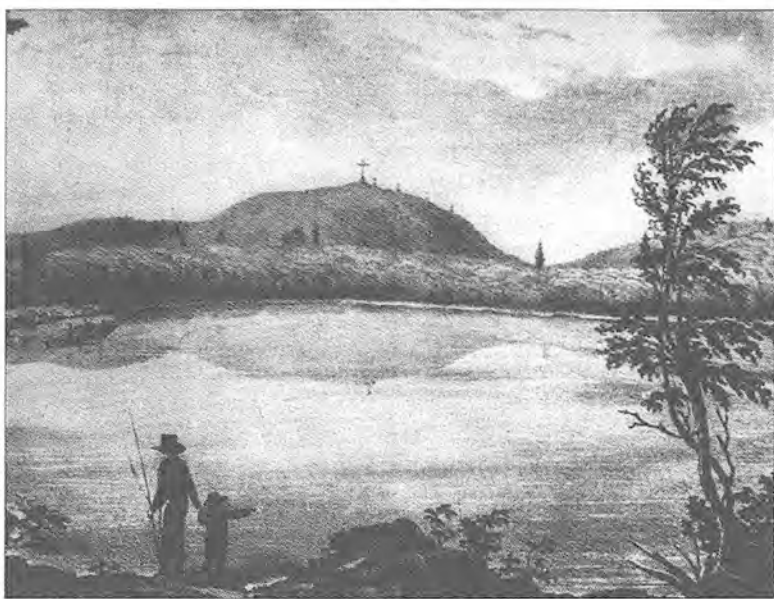
L'histoire de Saint-Hilaire, *on l'entend, on la voit*

■ Ozias Leduc

Peintre symboliste et religieux, poète et amateur d'histoire, Ozias Leduc est né à Saint-Hilaire en 1864. Membre de «l'intelligentsia» de son époque, il décrivit fidèlement la réalité de Saint-Hilaire à l'orée du XX^e siècle par ses portraits, natures mortes et paysages. Il est mort à l'âge vénérable de 91 ans. (Texte reproduit de la revue «Arts et Pensée», août 1954.)

Quand Samuel de Champlain, dans les premières années de la colonie, remonta la rivière des Iroquois — rivière qui fut par la suite désignée dans l'histoire comme étant la rivière Saint-Louis, puis rivière Chambly, puis rivière de Sorel et enfin rivière Richelieu : notre Richelieu. — Il vit le paysage comme on aurait pu le voir depuis toujours et comme l'ont vu plus tard les colons qui ont civilisé ce coin du Canada.

L'endroit porte des signes évidents qu'il fut un moment un îlot isolé visible de loin, une montagne élevée le dominant, alors que la grande mer recouvrait la plaine entre les collines montréalaises. Une végétation abondante s'épanouissait sur les grèves de cet îlot. On peut encore voir, comme je l'ai vu moi-même, en se faufilant sous les amas de rocs tombés des flancs de la montagne, de grosses branches d'arbres prises sous ces amoncellements; il y a là, aussi, des rameaux de cèdres avec leurs feuilles parfaitement conservées.



Croix érigée en 1841 sur la montagne de Saint-Hilaire.

Cet îlot s'est agrandi peu à peu : ses limites se perdant à l'horizon et au delà. Le soulèvement de son sol le rendant fertile a permis aux plantes et aux arbres de toutes sortes de venir et de prospérer. Ce fut l'œuvre d'un long passé créateur du paysage qui est sous nos yeux, paysage où domine un mont comportant plusieurs sommets — maintenant arrondis, boisés, fleuris; hier, escarpés, nus, rudes. Le principal, le plus élevé, on le nomme «*le Pain de Sucre*» où s'est érigée un jour la croix monumentale de M^{sr} Forbin Janson.

Ce Pain de Sucre, au faite du mont, jaillit dans un dernier bouillonnement en sa forme actuelle. Puis ce fut un long silence étale. Toutefois, avec le temps, ce silence fut envahi graduellement. Le climat se modifiant, les saisons désastreuses attaquèrent sa surface raboteuse qui se fendilla, ses bords tom-

bèrent plus bas, le plateau perdit ainsi de son élévation et ses dimensions furent réduites en même temps. On peut voir, en éboulis — surtout d'un côté — les débris de son ancienne et première splendeur.

Il s'élève à 1 475 pieds au-dessus du niveau de la mer, niveau qui fait le tour du monde. Cette hauteur établie par l'emploi de l'officiel pied-de-roi, aujourd'hui pied-de-reine, de même longueur. Est-ce croyable? Ce plateau domine. Plus bas, au sud-est, le lac Hertel chanté par les poètes. Un grand réservoir d'eau cristalline, miroir éblouissant sous le soleil du ciel, mais sans fond par les nuits noires. Le débouché du lac, un ruisseau capricieux qui fut déjà la vie de plusieurs moulins. Maintenant son eau désaltère les gens de la plaine. Cette eau réservée, précieuse et bienfaisante, habitée selon sa limpidité par quantité de poissons à écailles et par d'autres de costumes différents. Cette eau, dis-je, entre au lac par d'autres ruisseaux non moins capricieux. Ils sont trois : le ruisseau du Pain de Sucre, celui de la Cédrière et enfin, la Coupe de l'Est, tous trois bien nommés à leur baptême. Bien nommés aussi, les chemins et les sentiers par où nous circulons. Nous sommes toujours dans le même territoire dénivelé par la poussée de la montagne à travers les dépôts sédimentaires formés au fond de la grande mer d'autrefois.

Voici le chemin de la montée du Lac par laquelle nous entrons et sortons de ce pays. Voici le Sentier du Pain-de-Sucre, le Chemin de la Cédrière ou des Fours-à-Chaux et celui du Tour-du-Lac au bord de l'eau tout fleuri de rouge et de jaune. Le Chemin des Trente, où je demeure; ce chemin qui finit par un sentier, conduit au Foyer Dieppe, à l'éboulis du nord-est, au Trou-des-Fées et aux Portes-de-Fer. Toutes ces désignations, tous ces noms ont cours parmi nous.

Il est certain que notre montagne n'est pas venue toute entière en même temps, telle qu'on la voit maintenant. Des poussées successives et variables d'un magma à demi fondu, causèrent la variété de ses formes. La hauteur de ses sommets serait due aux mêmes causes. L'aspect actuel de la montagne, dont les détails, — effet des variantes excessives du climat canadien — nous ont comme imprégnés, nous ont poussés vers le dire d'une vie toute gratuite, devenue légendaire; vie du cœur et de l'âme, remplie d'images de rêves qui peuplent ces accidents de la matière. Nous nous penchons volontiers vers tout ce que nous suggère notre imagination. Cette grotte, ce Trou-des-Fées comme il est communément appelé, c'est bien la place de leur demeure, le palais qu'elles habitent, palais rempli de leur présence. Un jour, on escalada le rocher au haut duquel est située la grotte soi-disant, leur habitation. On en connut l'aspect intérieur. Son secret cessa d'être un mystère, mais les Fées sont restées vivantes. La vue sur la vallée du Richelieu était si belle, si prenante, le soir de ce jour, qu'on en fut à jamais ravi, soumis à tous les rêves.

L'imagination, devant l'étendue verticale de deux quartiers de roches presque réunis s'élevant à la base du mont, vit là des portes immobiles que le temps et des infiltrations ferrugineuses avaient colorées. La légende a dénommé ces portes «*les portes de fer*». Ces portes qui jadis s'ouvraient sont aujourd'hui fermées, devenues immobiles pour toujours.

Vous êtes de fer dans le rêve, mais de pierre dans le décor de la nature... sans être moins formidables devant le mystère que vous cachez. Sorties d'un élan des profondeurs du chaos, vous êtes avec le mont qui vous supporte et vous surmonte un accident contrariant, sans doute, une aspiration. Peut-être se-

rez-vous rabotées, un jour, car la terre cherche sa loi, elle aspire au calme par le plan continu, sans dessous.

Portes silencieuses, nous ne désirons pas vous rouvrir. Si jamais d'un cœur en émoi vous devenez les confidentes, son secret sera bien gardé.

C'est le dire, le chant de la légende.

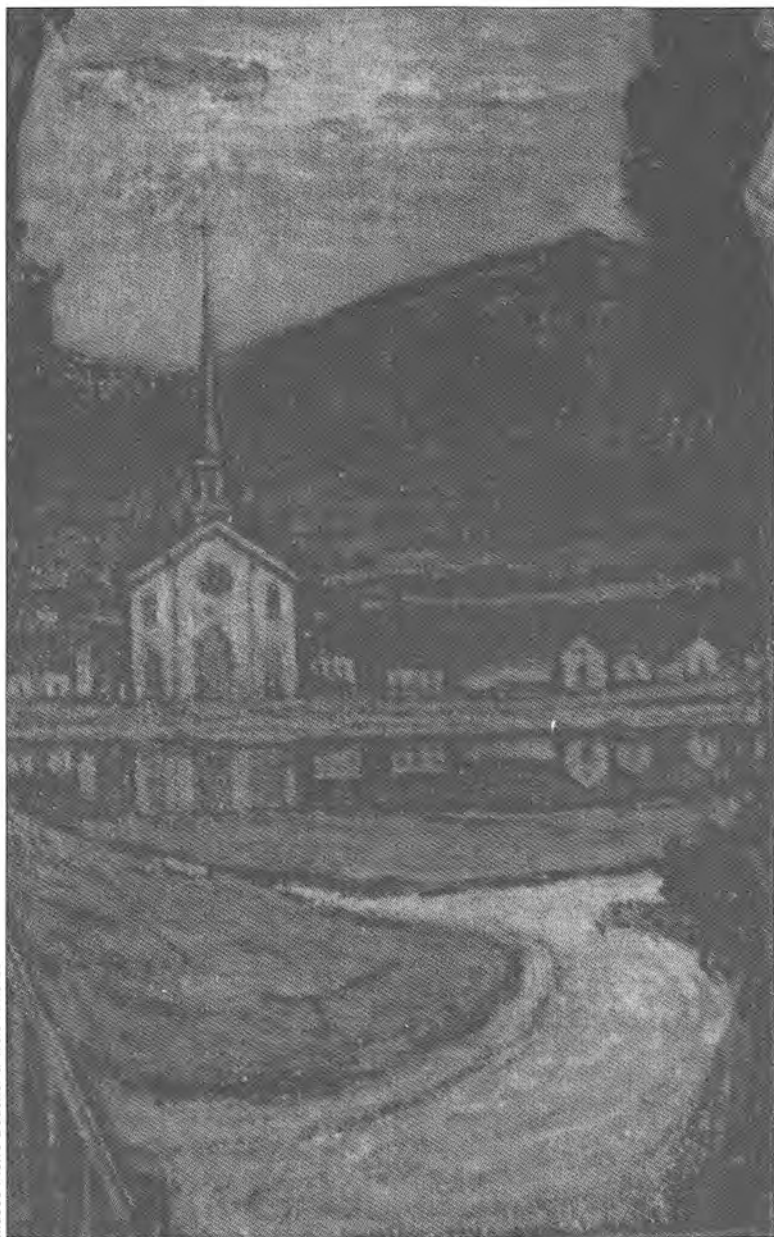
Au lever du jour, dans le calme du matin, s'entend la voix de la vie qui s'éveille. Le clapotis des vagues du lac, le bruissement des feuilles, le choc des pierres se détachant de la route sous les pas du voyageur matinal, l'écho de son chant où vibre, semble-t-il, une lointaine mélodie, le son effacé, voilé, où se perçoivent les accents d'une voix connue — celle d'un instrument aujourd'hui muet mais qui a jadis ensoleillé et fait pleurer la moitié du monde.

La vie s'éveille et chante, c'est la douceur d'un vol de libellules dans le bleu d'un ciel du printemps.

Maintenant, c'est l'hiver, le ciel gronde, perdu sous des amas de nuages. Une orchestration inouïe d'innombrables clameurs oscillant des tons les plus aigus aux plus subtils, musique quasi infernale, générée, pourrait-on dire, sous nos yeux — mais qui serait non moins obsédante venant des entrailles enchantées des profondeurs du globe.

Que ton âme et ton cœur se préservent de trop d'obsessions!

Nous sommes au domaine entendu des élus de l'art, des poètes, des maîtres du son, domaine sacré et sans limite.



Église de Saint-Hilaire, détail de la toile «Mère Aimable»

Un de mes jeunes amis que la mort a pris vivait de cette musique et rêvait de nous la redire, mais il est parti sans réaliser son rêve.

Ce que les pères n'ont pu donner, les fils nous en gratifieront.

Au revoir, chants, paroles, soupirs...
Fin des voix du Mont Saint-Hilaire.

Arrêt ici de l'histoire de Saint-Hilaire, histoire d'une petite portion d'une terre perdue dans l'espace de l'ESPACE, dans l'infini de la DURÉE.